

8 septembre 1970

*Mon cher Gabriel,  
Je repousse l'écriture de cette lettre depuis bientôt une semaine. Depuis que je sais que je ne pourrai me soustraire à la nécessité de partir, j'esquive ce moment de t'expliquer la décision que j'ai prise.*

*Une nouvelle est arrivée par la poste il y a deux semaines. Le cachet indiquait que son expéditeur me l'avait adressée de l'hôpital où séjourne Philippe. Écrire son nom me permet de te rappeler, autant qu'à moi-même, son existence qui, si elle n'a tenu qu'à un fil pendant ces mois, n'en est pas moins bien réelle.*

*Philippe est revenu. Je suis sincèrement heureuse de cet incroyable événement et pourtant cette nouvelle me bouleverse. Nous n'en avons jamais parlé. La détresse dans laquelle la tragédie de son accident m'a plongée fut la raison de ma retraite ici même l'été dernier.*

*Je revois ton visage à travers la porte vitrée de la cuisine quelques semaines après mon arrivée. Ton*

*beau visage et ton regard un peu timide, tes phrases maladroitement en m'offrant ces prunes sucrées que tu venais de cueillir... dans mon verger sans le savoir... J'ai vécu d'intenses mois auprès de toi et j'ignorais pouvoir goûter à nouveau à ce bonheur simple et immédiat avant notre rencontre.*

*Philippe s'est réveillé.*

*Les médecins ont attendu trois jours avant de m'écrire. Ils ne croyaient pas ce qu'ils voyaient ; ils craignaient que son état se détériore subitement et qu'il sombre à nouveau dans un coma profond. Il est mon mari, et aussi le seul ami qui me soit resté depuis le décès de mes parents. Il a traversé avec moi les pires années qu'il m'ait été donné de vivre et il est seul à son tour ; je n'ai pas à choisir.*

*Je voulais te dire cela le plus simplement possible ; je n'en ai pas été capable. L'écrire ainsi accentue la tournure dramatique que je m'efforçais d'éviter. La tristesse et la douleur de te quitter pèsent très lourd. Je te prie d'excuser la maladresse et le manque de légèreté de ces quelques lignes que je désespère de coucher sur le papier depuis le début de la nuit.*

*Prends soin de toi.*

*Lise*

*P-S – Je te laisse quelque chose derrière la pierre de la cheminée. La maison est ouverte.*

Désolée de n'avoir pu écrire les mots à la hauteur de ce qu'elle ressentait, Lise plia sans la relire cette lettre,

puis elle commença à envelopper précautionneusement le carnet fourni de ses notes de l'année écoulée.

Ses croquis ou ses photos agrémentaient presque chacune des pages noircies au fil des mois. Ses pensées et remarques quasi quotidiennes diraient avec beaucoup plus de justesse les sentiments heureux qui l'avaient habitée, sentiments que l'infinie tristesse de ce jour l'empêchait d'exprimer dans sa courte lettre.

Sur la dernière page, elle avait attaché avec du scotch les deux bijoux précieux offerts par Gabriel : une broche représentant une rose, en or blanc et jaune, et la bague. Sur une impulsion, elle détacha la bague au creux de laquelle leurs prénoms étaient gravés, referma définitivement le carnet et acheva de le recouvrir. Au moment où elle le glissait derrière la pierre de la cheminée, elle ne se doutait pas qu'il y resterait près de quarante ans. Elle mit ensuite l'acte notarial par lequel elle faisait don de sa maison à Gabriel et posa cette dernière enveloppe avant de replacer la pierre sur cette cachette désuète qu'ils avaient découverte ensemble.

Elle mit son manteau, ferma la porte sans un regard à l'intérieur, alla déposer sa missive dans la boîte aux lettres de Gabriel et s'engouffra dans la R16. Elle cessa de respirer jusqu'au bout du chemin. Arrivée à la route, elle inspira une bouffée d'air et se laissa enfin aller aux émotions qui l'étreignaient.

*Samedi 2 mai 2010*

*Qui dit Amour dit les gosses,  
Dit toujours et dit divorce.  
Qui dit proches te dit deuils,  
car les problèmes ne viennent pas seuls.  
Qui dit crise te dit monde dit famine dit tiers-monde.  
Qui dit fatigue dit réveille encore sourd de la veille,  
Alors on sort pour oublier tous les problèmes.  
Alors on danse...*

C'est très étrange d'entendre Stromae ici, se dit Sarah... Il m'allait très bien, ce petit air de kazoo – ou de saxo, on ne s'est jamais mis d'accord – quand on dansait sur le tapis du salon... Une sorte d'hymne aux promesses de notre nouvelle vie qui embrasait nos apéros dansants au beau milieu des cartons...

Mais J moins deux avant le commencement de l'aventure, l'euphorie et l'impatience étaient en train de désertter pour céder la place aux doutes de ne pas y arriver...

Elle coupa court à l'anxiété qui rôdait en rangeant dans l'armoire la valise qu'elle venait de vider. Les conversations gaies et le tintement des verres lui parvenaient aux oreilles malgré la musique. Elle jeta un œil

par la fenêtre de sa chambre et embrassa la scène qui se jouait sous ses yeux. Ébouriffées et transpirantes, ses filles sautaient, plus qu'elles ne dansaient devant la maison avec leurs cousines, la musique à fond (puisque'il n'y avait pas de voisin, autant se faire plaisir !). Agatha, sa grande Agatha, si réservée d'ordinaire et plutôt discrète, balançait sans retenue son corps qui n'en finissait plus de pousser en faisant voler sa longue chevelure. Noémie, la plus jeune, sept ans d'écart avec sa sœur, n'était pas en reste. Le visage très concentré, elle guettait les mouvements de son aînée qu'elle tentait de reproduire le plus fidèlement possible. Agatha et Noémie, mes trésors, mes pépites, se dit Sarah... Elle eut envie de les prendre contre elle dans l'instant et descendit l'escalier pour les rejoindre.

Elle arriva par-derrière et les attrapa par surprise. Elles se laissèrent faire et restèrent quelques secondes au creux de ses bras, puis Noémie essaya de s'échapper des bras de sa mère en se tortillant dans tous les sens.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Mamouche ? lança sa cadette. C'est ta chanson-déprime-qui-donne-la-pêche. Tu dances pas ?

— Elle danse pas, elle flippe, sortit très lucidement Agatha, du haut de sa préadolescence.

Sarah remarqua le regard en coin de sa fille qui guettait sa réaction. Elle manquait rarement de reprendre l'emploi d'un mot familier, mais cette fois elle passa outre.

— Qu'est-ce que tu racontes, ma grande ?

Elle se dégagea et prit son air le plus serein :

— Je suis simplement heureuse de nous voir tous ensemble ici ce soir !

... et pour la dernière fois avant trois semaines, ne

put- elle s'empêcher de poursuivre intérieurement. Bien sûr que je suis inquiète, les filles, j'ai même toutes les raisons de la terre de me ronger l'esprit de voir se greffer sur mon vieux rêve une véritable aventure familiale... Et si ce n'était qu'un coup de tête de quadragénaire ? Bien sûr que je doute, Agatha ! J'ai lâché mon CDI avec les tickets resto et la mutuelle, on a vendu le nid où vous nous avez fait expérimenter nos premières nuits blanches consécutives, je m'exile, je nous exile à trois heures de mes copines, des vôtres aussi ! Avec qui j'irai manger des chips à la carotte si j'ai le moral qui flanche ici ? Y a pas d'hôpital à moins de trente kilomètres, et plus possible d'aller chercher du lait au Franprix du bas de l'immeuble sur une envie subite de crêpes à vingt et une heures ! Et tout ça toute seule jusqu'aux grandes vacances ! Et après ? Et si ça ne marchait pas ? STOOOP !

— Vous avez vu où est passée tata ?

Elle, au moins, elle me remettra la tête à l'endroit, se dit Sarah qui décidément avait toutes les difficultés du monde à dissimuler la sourde angoisse qui s'emparait d'elle.

— Elle est au fond du jardin ! lança Noémie, qui enchaînait les pirouettes. Elle te prépare une surprise, j'crois bien !

Léa était effectivement au fond du jardin, dans une posture approximative qui détonnait avec sa tenue décontractée, certes, mais impeccable *as usual* !

— Mais qu'est-ce que tu fais à quatre pattes ? Tu cherches un trésor ?

— J'en plante un, lui répondit Léa, imperturbable. Je prépare les louanges que ne manqueront pas de faire tes hôtes de cet été en goûtant les tomates juteuses que tu leur serviras en salade. Et là, tu répondras que ta sœur

préférée et néanmoins unique s'est échinée par une belle fin de journée printanière à planter lesdites tomates au risque de fiche en l'air son pantalon Ralph Lauren !

Sarah s'assit dans l'herbe et regarda en souriant sa sœur, complètement absorbée par son activité de mise en terre.

— Tu jardines depuis quand, toi, au juste ?

— J'ai envie de laisser mon empreinte dans ton nouveau nid. J'ai mis les graines en godet, trois ou quatre par pot, et je les ai chouchoutées, à l'abri d'un film alimentaire pour éviter les pertes d'humidité, au chaud au bord de la fenêtre, et voilà le travail !

— Tu me laisses sans voix...

— Tu sais que les tomates sont des fruits, comme tout le monde, mais sais-tu pourquoi ? Eh bien, poursuivit Léa sans laisser à sa sœur la possibilité de répondre, parce qu'elles sont directement issues des fleurs ! Comme les haricots ! Les haricots sont des fruits, tu te rends compte !

— Après-demain, je vais jouer à la Parisienne dans un cours pour jardiniers débutants ; j'essaierai d'atteindre ton niveau ! Et, mardi, j'attaque le potager après le travail.

Léa se redressa.

— Après le travail ? Tu commences déjà ? Je croyais que tu allais t'autoriser quelques jours de repos avant d'enchaîner ?

— J'aurais aimé, je t'assure, mais c'était à prendre tout de suite ou pas du tout, et j'ai pas trop les moyens de m'offrir le luxe de décliner ce mi-temps à deux kilomètres. C'est e-xac-te-ment ce que je cherchais.

— Hum...

— Tu veux un verre ?

— Avec plaisir... T'inquiète pas, tout va bien aller... Tu auras vite oublié tout ce que tu essaies de ne pas me dire maintenant !

— Je ne vois pas de quoi tu...

— C'est bon, pas avec moi, sœurlette. Allez, j'ai terminé, on va fêter ça !

Loin de deviner les doutes et les questions qui s'entrechoquaient dans l'esprit anxieux de sa femme, Daniel s'était attelé au nettoyage en profondeur du barbecue avec son beau-frère. Il la regarda revenir du fond du jardin avec Léa et la trouva vraiment belle. Elle n'arrêtait pas de se plaindre des trois kilos qui s'étaient installés sur ses hanches, mais il aimait voir ses formes soulignées dans cette robe qu'elle remplissait si bien. Il n'avait pas été très enthousiaste lorsque Sarah avait commencé à parler de ce projet, mais il commençait à se faire à l'idée de cette aventure... Il se disait même qu'il allait en retirer des avantages qu'il n'avait pas soupçonnés. Il sursauta quand une main s'abattit sans légèreté aucune sur ses épaules :

— Eh ! beau ! Tu rêves ou quoi ? Trente minutes que tu frottes au même endroit ! Elles sont pas prêtes de cuire, nos grillades, à ce rythme !

La franche accolade de Paul le ramena au présent, et il se réattela à la tâche. Trois heures plus tard, le fumet de la viande se répandait dans le jardin...

La soirée fut douce et gaie. Les cousines avaient fait un concours de mots tordus, gagné à l'unanimité par Noémie, qui avait félicité son père et son oncle pour les « grillages » du barbecue et sa mère pour le dessert, un « malicieux bateau à la braise » (les « braises » étaient surgelées, mais c'était effectivement une réussite).

Vingt-trois heures. La journée s'achevait autour des tisanes. Sarah savourait chacun de ces instants avec sa petite famille.

Daniel, quant à lui, anticipait les semaines à venir. Entre deux plaisanteries, il égrenait l'emploi du temps des jours prochains sous les angles de l'organisation domestique et des échéances professionnelles. Sarah comptait sur lui pour construire le site Internet du gîte, une promesse qu'il ne pouvait pas se permettre de laisser en jachère plus longtemps. S'il ne voulait pas que leurs modestes économies ne fondent au soleil de la Normandie, il fallait que les premiers hôtes arrivent ici sans trop se faire attendre.

Allongée sur le canapé, Noémie ne résistait plus à la fatigue qui l'enveloppait. Ses petits pieds réchauffés par les dernières flammes de la cheminée, elle s'endormait en pensant à la fête d'anniversaire à laquelle son amoureux l'avait invitée.

Contrairement à sa petite sœur, Agatha était moins impatiente de retrouver Paris, où l'attendaient des histoires compliquées. Réfugiée dans la lecture des *Chroniques de San Francisco* (ses parents la trouvaient un peu jeune pour ces livres dont elle dévorait le deuxième tome), elle essayait tant bien que mal de ne penser ni à la fin du week-end ni à la vie en province, qu'elle expérimenterait pour la première fois après les grandes vacances.

Elle avait accueilli cette nouvelle sans surprise ni enthousiasme et avait d'autres questions à régler avant le déménagement. Elle posa la main sur les cheveux de Noémie qui venait de s'endormir, la tête au creux de son ventre, et reprit sa lecture.

Les jumelles de Léa et Paul revenaient de l'étage, où elles étaient montées regarder *Pretty Woman* sur l'ordinateur.

— Les filles, allez, on va se coucher, il est tard, bâilla Léa.

Elle embrassa Paul sans même lui demander s'il la rejoignait. Elle avait remarqué que Daniel et lui venaient de sortir la bouteille de calvados. L'heure des conversations passionnées sur leur métier d'infirmier avait sonné, et il était inutile de s'en mêler.

Le poids de la paperasserie, la pénurie de lits et de personnel, l'exigence de plus en plus de polyvalence auraient raison de tous ses arguments, et elle ne tenta même pas de subtiliser son mari à cette conversation enflammée. Léa aimait son métier de biologiste, la précision des manipulations, la rigueur qu'imposait la validation des résultats, et elle connaissait également la dureté et la pénibilité des conditions de travail qu'ils affrontaient chaque jour à l'hôpital, mais elle était toujours un peu jalouse du sens et de l'utilité immédiate, médicale, sociale ou relationnelle qui transpirait du métier que partageaient les deux hommes.

Elle embrassa sa sœur et ses nièces, et rejoignit avec ses filles la maisonnette du jardin qui serait bientôt LE gîte dans lequel sa sœur accueillerait des visiteurs en mal de tranquillité et d'air iodé. Elle était bien loin d'imaginer que le clos des Reinettes serait le théâtre d'événements à rebondissements, d'une agitation surprenante dans les semaines à venir.

*Lundi 4 mai 2010*

Sarah avait rendez-vous à dix heures pour son premier jour de stage d'initiation au jardinage, le cadeau teinté d'ironie de ses amies Murielle et Nathalie. Elles avaient toutes les trois passé le plus clair de leurs moments ensemble à fréquenter les boutiques parisiennes et à courir les endroits à la mode... Sans pour autant verser dans le snobisme, elles n'en étaient pas moins des citadines averties. Leurs escapades étaient de salutaires parenthèses dans leur vie en perpétuel mouvement. C'est la raison pour laquelle l'idée de s'atteler au travail d'un bout de terrain à la campagne, pour y faire pousser des légumes et des fleurs, leur avait paru tellement folle. Sarah s'était promis de leur faire aimer la pointe d'Antifer autant que les boutiques de la rue des Francs-Bourgeois. Le projet était ambitieux.

Réveillée très tôt, elle mit à profit le temps qu'elle avait devant elle pour sortir et marcher jusqu'à la plage du Tilleul. Outre l'authenticité de la maison et l'agencement des pièces qui avaient rendu réaliste son projet, c'était la proximité de cette plage insolite qui avait déclenché son coup de cœur. Une petite plage non accessible en voiture, qui se laissait désirer au prix d'une demi-heure de marche au creux de la vallée, une petite

plage de galets protégée par plus de cent mètres de falaise calcaire. Le verger attenant à la maison avait été l'agréable surprise supplémentaire. Debout face à la mer, elle s'imagina l'Aiguille d'Étretat à quelques centaines de mètres seulement, mais invisible d'où elle se tenait. Elle regarda sa montre et se hâta de rentrer pour ne pas être en retard.